



HWANG Sok-yong

**LA ROUTE DE SAMPO**



---

*Picquier poche*



**HWANG Sok-yong**

***La Route de Sampo***

**Traduit du coréen par  
Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet**



*Éditions  
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*Princesse Bari*  
*Toutes les choses de notre vie*  
*Au soleil couchant*

Choi Mikyung est professeur à l'Ecole supérieure de traduction et d'interprétation de l'université Ewha, Séoul.

Titre original : *Sampo ganeun gil*

- © 1973, Hwang Sok-yong
- © 2002, éditions Zulma
- © 2017, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition de poche

Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*En couverture* : © Getty images / Frank Cezus

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : M.-C. Raguin, [www.adlitteram-corrections.fr](http://www.adlitteram-corrections.fr)

ISBN : 978-2-8097-1302-2  
ISSN : 1251-6007

## INTRODUCTION

Ecrivain coréen, Hwang Sok-yong est né en 1943 à Zhangchun en Mandchourie. A la Libération (1945), la famille vient s'installer à Pyongyang, capitale de la partie nord de la péninsule coréenne, placée sous contrôle soviétique. En 1948, elle passe au sud, où le père a trouvé du travail. Elle s'installe à Yongdeungpo, quartier industriel de Séoul, où les surprendra la guerre de Corée (1950-1953).

Les débuts littéraires de Hwang Sok-yong datent de 1962, année où, encore lycéen, il obtient le prix du Nouvel An du quotidien *Chosun Ilbo* pour sa nouvelle « La Pagode ». Témoin attentif de l'évolution sociale et politique de son pays, il puise dans les turbulences que traverse la Corée dans la seconde moitié du <sup>xx</sup>e siècle, la matière de ses essais, romans et nouvelles. Il prend part à la guerre du Vietnam en 1966-1967 dans le cadre du corps expéditionnaire coréen envoyé aux côtés des

troupes américaines, expérience amère qu'il relaterra plus tard dans *L'Ombre des armes* (1986).

La véritable consécration vient en 1970 avec *Monsieur Han*, récit très personnel d'une vie brisée par la division du pays, thème qu'il reprendra ultérieurement dans *L'Invité* (2001). Le succès de cette première œuvre d'importance a été considérable : elle a connu des adaptations au théâtre (par l'auteur) et au cinéma. Héraut du combat pour la démocratie en Corée, Hwang ne cesse de lutter, aux côtés des intellectuels et des étudiants, contre les régimes dictatoriaux qui se sont succédé à Séoul jusqu'à la fin des années 1980. *Le Vieux Jardin* (2000), œuvre largement autobiographique, fait écho à son combat pour la vérité et la justice, et à son parcours d'activiste dissident.

Défiant la redoutable loi de sûreté nationale qui interdit aux Coréens du Sud tout contact avec le Nord communiste, il se rend à Pyongyang en 1989 pour y représenter l'Association des artistes de Corée du Sud dans un congrès organisé par les écrivains de la République populaire démocratique de Corée. Il voulait forcer le destin et prouver que le dialogue était possible entre gens du Nord et du Sud puisqu'ils parlent la même langue et partagent le même héritage culturel. Cet écart de conduite lui vaut plusieurs années d'exil et, à son retour à Séoul en 1993, une condamnation à sept ans de prison. Il n'accomplira pas sa peine en totalité grâce à Kim Dae-jung, ancien dissident

lui-même, qui le tirera de sa prison au lendemain de son élection à la présidence de la République de Corée à Séoul en mars 1998.

Les nouvelles réunies dans ce recueil, choisies par l'auteur lui-même, datent de la première moitié des années 1970. Au moment de leur publication, Hwang Sok-yong s'est déjà fait un nom en littérature grâce à *Monsieur Han*. La technique narrative qu'il adopte alors privilégie la description objective, laisse parler les faits, écarte le commentaire.

La nouvelle est un genre beaucoup plus familier au lecteur coréen qu'à son homologue français. Cette préférence ne tient pas, selon Hwang Sok-yong, à une différence de goût, mais bien plutôt aux conditions socio-économiques qui ont été celles de la production littéraire en Corée jusqu'à aujourd'hui. Les écrivains, explique-t-il, ne savaient pas se faire payer. Ils écrivaient une nouvelle et se faisaient offrir un repas en paiement par le journal auquel ils la confiaient. Une nouvelle, un repas... C'est lui, Hwang Sok-yong, qui s'est battu pour donner à l'écrivain un statut de travailleur payé pour sa production.

Dans « Herbes folles » (1973), l'auteur évoque ses souvenirs d'enfance (il avait sept ans en 1950) dans la guerre fratricide qui a ravagé le pays au milieu du siècle. Tout est vrai dans ce récit, la mère possessive, les sœurs un peu distantes, les rixes entre factions dans les quartiers ouvriers, jusqu'au

nom de la domestique, Taegeum. Seule la fin est fictive : Taegeum n'est pas devenue folle, elle a simplement disparu dans le tourbillon de la guerre et l'enfant ne l'a jamais revue. Mais des fous, se souvient Hwang Sok-yong, il y en avait beaucoup, partout, à la fin de la guerre.

« Œils-de-biche » (1972) décrit le malaise des soldats coréens à leur retour du Vietnam où ils se sont battus dans la région de Danang. Le bateau, encore à quai dans le port de Pusan (sud de la Corée du Sud), vient de les ramener au pays. Première virée en ville, en attendant que les bagages soient transbordés dans le train qui les ramènera chez eux.

Une société en pleine mutation apparaît dans « Les ambitions d'un champion de *ssireum* » (1974). Les paysans, les pêcheurs « montent » à Séoul, s'adaptent à de nouveaux métiers, se démènent comme de beaux diables dans un univers en train de s'inventer, aux repères complètement différents. Le *ssireum* est une forme de lutte spécifiquement coréenne, encore très populaire aujourd'hui, qui se pratique sur une aire de sable.

« La route de Sampo » (1973) témoigne des bouleversements que l'industrialisation du pays, conduite à marche forcée dans les années 1970, impose à la société. Les paysans quittent leur terre pour se faire journaliers sur les chantiers de construction. Cette nouvelle, l'une des plus connues de Hwang Sok-yong, représente de façon



exemplaire l'esthétique réaliste de l'auteur. Même s'il n'existe pas d'île appelée Sampo en Corée, ce nom a acquis une existence quasi mythique dans l'imaginaire coréen : la nouvelle a donné naissance à une chanson et à plusieurs films. L'histoire trouve sa source dans une mésaventure arrivée à l'auteur. Jeté en prison pour avoir participé activement à une manifestation d'étudiants interdite, il a dû partager une cellule avec un ouvrier coupable de tapage nocturne. Libérés en même temps peu après, ils sont partis à pied, en direction du sud, sous une pluie transformée en neige dans la fiction romanesque.

LES TRADUCTEURS



## HERBES FOLLES

Rien qu'à repenser à cet été-là, j'ai la gorge serrée. On habitait dans une cité industrielle à proximité d'une fonderie et d'une filature. La nuit, par la fenêtre ouverte, on voyait distinctement les ouvriers, torse nu, la peau cuivrée, qui s'agitaient devant la fournaise incandescente. Essoufflé au terme de sa longue course, le train entrait dans l'enceinte de l'usine, prenait son chargement et repartait. Peu après, on entendait résonner sur le pavé les brodequins de l'équipe de nuit qui venait prendre son tour. Aujourd'hui, rien n'a changé dans la rue, elle transpire le même ennui qu'alors : arbres tout aussi rares, mêmes murs de ciment aux teintes pisseuses de vieil uniforme militaire, mêmes toits bas et lourds, même absence de vie et d'animation. Seule différence, elle est maintenant goudronnée. Autrefois, les camions militaires roulaient sur une terre compressée, noire, trouée de flaques boueuses. En contrebas, un peu de

végétation survivait en bordure de mares pestilentielles où éclataient des bulles verdâtres. Nul poisson, bien entendu, n’y vivait. Les broussailles, en revanche, abritaient quantité d’insectes hostiles, mantes religieuses et autres guêpes. Je me souviens de ces camions qui nous réveillaient en passant ; ensuite surgissait le halètement d’une locomotive, bientôt effacé par des chants patriotiques qui rivalisaient de puissance avec le sourd grondement de la fonderie. Restent aussi gravés dans ma mémoire le fracas déchirant des fusillades, la poussière blanche, parmi les ruines, que je regardais danser dans les rais du soleil, la voix grave d’un homme, les cris de panique des gens, qui me donnaient le frisson, et, souvenir plus vif que tous les autres, la triste mélodie que fredonnait Taegeum.

A la Libération, mon père s’était retrouvé sans emploi à Pyongyang ; c’est donc ma mère qui devait se démener pour entretenir la famille. Auparavant, mon père travaillait pour les Japonais, ce qui avait dû lui rapporter pas mal de fric. Mais une fois rentré de Mandchourie, il s’était retrouvé sans rien ; ma mère avait ouvert une petite boutique de vêtements où venaient s’habiller les familles des occupants. Après notre passage au Sud, elle avait trouvé une place dans un atelier de confection tandis que mon père arpentait la province en tentant d’y monter quelque affaire. Mes deux sœurs aînées allant à l’école, ma mère avait besoin

de quelqu'un pour s'occuper du ménage et de moi. Un jour, elle a ramené une jeune fille, de petite taille, avec des tresses et des socquettes blanches traditionnelles qui relèvent du bout. La nouvelle venue s'est approchée de moi sans la moindre hésitation, m'a soulevé très haut et, enjouée, m'a dit : « C'est toi, Sunam ? On dirait une fille ! Dis-moi bonjour. » Ma mère m'a dit qu'elle s'appelait Taegeum. Celle-ci a fouillé au fond de son sac et y a déniché un caramel qu'elle m'a tendu après l'avoir vaguement épousseté dans les pans de sa jupe. J'ai regardé ma mère qui, malgré son air mécontent, m'a fait signe d'accepter. La jeune fille a protesté : « Que vous êtes sévère. Je ne lui donne tout de même pas n'importe quoi ! »

Ma mère et Taegeum se sont mises à bavarder sur la difficulté d'élever des enfants dans un quartier pareil. Taegeum, je l'ai aimée tout de suite. Elle est la première personne que j'aie jamais vue oser faire des reproches à ma mère. Quand elle a grondé mes deux prétentieuses de sœurs, j'ai tout de suite compris qu'elle était de mon côté. Elle appartenait au royaume des bons, ma mère et mes sœurs, à celui des méchants.

Avant son arrivée, je n'avais aucune compagnie. Quand ma mère et mes sœurs sortaient, elles me confiaient à la voisine chez qui je passais la journée tout seul. Il m'était interdit d'aller au-delà de la cour de cette voisine – cela, on m'en a rebattu les oreilles à un point ! Lorsque mes sœurs

rentraient de l'école, elles s'amusaient avec leurs copines, m'ignorant complètement ; en contrepartie, je manifestais à leur égard un mépris tout aussi grand. Je passais mes journées à jouer à cache-cache tout seul, et, quand j'en avais assez, je m'amusais à dessiner dans la poussière du sol en marmonnant. Ma mère ne supportait pas que je me salisse, je devais prendre garde à ne pas me traîner par terre. J'avais honte des vêtements qu'elle me faisait porter : des chemises et des pulls hérités de mes sœurs et qu'on avait ajustés à ma taille, des chaussettes montant trop haut et des pantalons trop courts. Quant à mes cheveux, ma mère m'avait fait, comme aux filles, une raie au milieu. Ainsi accoutré en fillette, comment sympathiser avec les gamins du quartier ? Ma mère, d'ailleurs, ne l'aurait permis à aucun prix, et eux me trouvaient ridicule. Seul à la maison, je me peignais des moustaches sous le nez et je jouais au général avec, pour partenaire, mon image dans le miroir.

Taegeum m'a tout de suite parfaitement compris et on est devenus copains. Avec elle comme alliée, je n'ai plus eu peur des coups de trique de ma mère. M'armant d'audace, je sortais vêtu d'un simple tricot de corps et d'une culotte noire, et me permettais de ne rentrer que quelques minutes avant le retour de ma mère. Je m'aventurais jusqu'à la gare, grimpais au sommet de la colline de charbon pour faire voler des